

Les amours de sept ans ou les bonheurs de Sophie

Georges Raby

Number 36, Spring 1988

Érotiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Raby, G. (1988). Les amours de sept ans : ou les bonheurs de Sophie. *Moebius*, (36), 75–80.

GEORGES RABY

Les amours de sept ans
ou les bonheurs de Sophie

Mes habitudes de vie furent totalement bouleversées à partir du jour où je déménageai à Côte des Neiges. Mes parents venaient de dénicher une vieille maison en bois, sur la rue Edouard-Montpetit, tout juste en face de la montagne qui était encore une belle forêt pour un enfant comme moi, un lieu propice à de grandes aventures.

J'en avais terminé avec les jeux dans les ruelles tristes et les rues dangereuses. Je me sentais aussi heureux et libre qu'un Amérindien dans son vaste territoire avant l'arrivée des Blancs. Je commençais à vivre pour de bon. J'entrais alors dans ma septième année.

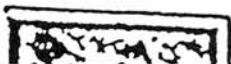
La nature me passionnait. Je passais de longues heures à observer les plantes, les oiseaux, les animaux, les insectes... Je développai un esprit scientifique jusqu'à oublier d'aller en classe. La nature me semblait plus riche d'enseignement que l'école primaire.


Ma nouvelle école était à une demi-heure de marche de la maison. Heureusement, je découvris rapidement une jolie voisine qui fréquentait la même que moi. Nous faisons toujours route ensemble. Elle était gentille et pas du tout farouche. Elle s'appelait Sophie et portait les jours de semaine la robe noire, serrée à la taille, qui était la tenue obligatoire pour les filles. Son costume sage m'excitait follement. Elle semblait encore plus désirable. Pour elle j'aurais bravé tous les interdits. Mon désir n'en était que plus immense.

Très vite ensemble, nous avons inventé une foule de jeux plus sensuels les uns que les autres. L'imagination des enfants est sans limite. Bien sûr nous gardions secrètes toutes nos trouvailles. Il ne fallait surtout pas que les parents nous découvres. Sinon...

Nos plaisirs se déroulaient souvent dans une cabane construite de matériaux disparates, très bien située dans une enclave de roche à flanc de montagne. C'était un endroit protégé des curieux. Aucun danger que des adultes ne viennent nous surprendre.

Je connaissais Sophie depuis un mois déjà et ce jour-là j'insistai pour se rendre directement à la cabane sans se chan-





ger à la maison auparavant. Elle accepta avec un sourire narquois sur les lèvres. Elle était prête à tout, cela se voyait jusque dans sa démarche plus vive que d'habitude. Elle se pressait aussi contre moi en me tenant par la main avec beaucoup d'intensité.

Souvent nous jouions au médecin et tour à tour nous étions le malade ou le docteur. La dernière fois, je lui avais dit que nous n'en resterions plus à de simples caresses. Il était temps de faire mieux. Nous n'étions plus des bébés pour se limiter à des attouchements. Elle n'avait rien répondu alors. Mais son attitude présente ne trompait pas. Elle avait réfléchi et était mûre pour un nouveau tournant dans tout ce qui touchait nos jeux.

En pénétrant dans la cabane, Sophie se laissa tout à coup tomber mollement sur le sac de couchage entrouvert et se ramassa comme un chat en boule sur elle-même.

— Voyons Sophie, es-tu si malade aujourd'hui que tu ne puisses plus te lever pour m'embrasser?

— Je souffre tellement, murmura-t-elle. Je n'arrive plus à bouger. Je tentai de découvrir son malaise en écoutant le rythme de sa respiration, l'oreille collée sur ses lèvres. Son souffle chaud me reconfortait, me chatouillait le lobe délicatement. Je tâtai son pouls en faisant de légères pressions sensibles dans son cou, sur son avant-bras et ses chevilles. Je décelai, en plus, un nombre incalculable de pouls qu'aucun médecin n'avait découvert auparavant. J'innovais pour l'avenir de la science.

— Qu'avez-vous trouvé, docteur, murmura-t-elle à nouveau la voix de plus en plus faible? Vais-je mourir?

— Il y a des choses que je n'arrive pas à comprendre... Cela exige un examen plus approfondi, dis-je très inquiet.


Alors, avec d'infinis précautions, je déboutonnai le haut de sa robe et je me penchai tout contre son coeur, caressant son petit téton de mes lèvres. Comme il était pâlot, je voulus le ranimer en le mordillant d'une multitude de pressions parfois légères, parfois vives. Avec d'infinies précautions, je glissai ma main sur son ventre. Je le tapotais, je l'auscultais minutieusement, sans rien laisser au hasard. Je cherchais avec une haute conscience professionnelle ce qui pouvait avoir causé tant de désordre et de confusion dans son corps, ce qui pouvait la perturber à ce point.

Sophie me regardait craintive en saisissant mon bras qu'elle serrait nerveusement.

— J'espère que ce n'est rien d'irréparable, docteur. J'ai si peur...

Je la rassurai du mieux que je pouvais dans les circonstances présentes et je continuai mon examen plus avant.

Je reprenais aussitôt mes auscultations avec plus de précisions, m'attardant là où je sentais le plaisir percer dans sa chair. Je touchai ses genoux, introduisant ma main lentement sous sa robe, suivant son bas jusqu'à l'attache élastique. Je



frôlai sa cuisse dans un geste circulaire m'approchant de sa culotte, glissant les doigts à l'intérieur. Je commençai par y jeter quelques caresses médicinales de bon aloi, comme il sied à la dignité de ma profession. Mais je ne pus m'empêcher de pousser plus avant mon inspection. Je dérogeai à mon code d'éthique, au risque d'être banni à tout jamais de la faculté...

Avec des frissons dans les doigts, j'avançai jusqu'à la boursouflure perdue entre ses cuisses qui brûlaient d'une fièvre croissante. C'était chaud et doux, encore plus que les plus belles pêches cuites dans un riche sirop. Je ne sentais plus mes doigts enfouis dans cette chair délicieuse. De plus en plus ils devenaient ankylosés par de trop fortes jouissances. J'avançai malgré tout dans sa fente que j'ouvris d'un doigt zigzaguant jusqu'à la folie, entre les rebords de ses lèvres humides.

Sophie ne tenait pas en place, elle s'étouffait de volupté dans des petits râlements indistincts que sa gorge émettait avec peine.

— Je crois, fit-elle affolée, que je vais en mourir. Docteur, je vous en supplie, faites quelque chose. Je ne me sens plus...

Elle en perdait le souffle pour de bon. La situation était plus grave que je ne l'avais pensé en premier lieu. Il fallait agir au plus vite, surtout avec la bonne médecine...

Je tirai rapidement sur sa culotte en soulevant sa jambe droite et, la sortant d'un même geste nerveux de l'agaçante lingerie, j'appuyai ses cuisses sur mes épaules... me précipitant sur son sexe, pour un bouche à bouche in extrémis.


— Docteur, dit-elle avec une grande difficulté dans la voix, je vais tomber dans les pommes.

Et sans plus tarder elle glissa sa main sous ma culotte courte et saisit vigoureusement ma queue qui était plus dure qu'une branche de chêne. Elle réussit à ouvrir la braguette tout d'un coup, en la forçant.

— Ah! enfin, quelque chose de solide, je me sens plus en sécurité...

Pendant ce temps, je poursuivais mes recherches enflammées dans la crevasse si sensible de ma patiente. Elle se mourait de bonheur autant que moi. Sa main activait mon gland de pressions succulentes qui me rendaient fou. Je lui remettais le change amoureux en poussant ma langue au fond de ses lèvres inférieures, caressant dans une foule de mouvements de va-et-vient tous les replis de ses chairs enflammées, titillant le bouton de mille baisers, aspirant tous les parfums de son sexe... je descendis jusqu'au petit trou, le lapant comme un animal sauvage boit à une source d'eau fraîche après une longue course.

Je mouillai l'entrée de son orifice avec beaucoup de salive, cherchant à y fauiler la langue entière. Je me mourais pour elle, je n'en finissais plus de l'embrasser partout entre les



cuisses. Je mouillai un doigt et commençai à l'introduire dans son petit trou, frictionnant l'entrée tout en la forçant avec mille précautions pour l'ouvrir davantage.

— Que faites-vous là... que faites-vous là... répéta-t-elle machinalement, sortant à peine de son rêve trop ardent pour reprendre conscience tout à fait de la réalité. Je ne sais plus où je suis... Je suis chaude... chaude...

— Oui, je le sens, je le sens bien, tu as le corps tout bouillant, surtout entre les cuisses. Je vais prendre ta température avec mon thermomètre personnel.

Je retirai ma queue de sa main, je l'enduisis de salive abondante. Et je la placai vis à vis son trou qui palpitait comme un oiseau qui ébouriffe ses plumes dans un nid de sable. Elle frémissait de partout... Dès que je commençai à frotter le bout du gland dans le passage étroit de son sexe, elle essaya de s'envoler...

— La fièvre reprend de plus belle... Ton intérieur tremble comme une fleur dans le vent... Je vais la fixer pour de bon avec ma tige... Elle sera enfin hors de danger...

Je ne savais plus ce que je disais à Sophie, mêlant thermomètre avec les fleurs et les oiseaux. J'étais trop perdu dans mon ivresse pour avoir encore les idées claires. Je glissai ma queue bien au fond dans sa fleur, la forçant en son centre, lui faisant perdre quelques pétales à la périphérie, l'enfilant progressivement par petits coups secs qui nous arrachaient des cris de pâmoison extrêmes, à cheval sur le plaisir et une sorte de compression douloureuse qui donnait à la jouissance elle-même ses lettres de noblesse.

C'en était fait de nous deux. Je tombai sur le corps de Sophie. Elle m'encercla dans ses bras, leva ses jambes autour de mes flancs et poussant ses fesses le plus avant possible, elle engloutit totalement ma queue qui ne demandait pas mieux dans l'état présent des choses.

Combien de temps nous sommes restés ainsi enlacés l'un dans l'autre... impossible à le savoir. Le temps n'avait plus de sens pour nous. Même la cabane ne semblait plus exister. Tout était si lumineux que le toit s'était certainement évaporé dans le ciel comme de la rosée. A chaque mouvement, nos corps s'allégeaient un peu plus. Nos corps bougeaient avec une aisance inhabituelle... Nous étions comme une fleur couissante sur sa tige, jouant au yo-yo dans l'infini de sa floraison.

La corde se cassa, le yo-yo partit comme un fou dans l'espace, emportant la fleur, la tige et l'oiseau. Nous n'étions plus que deux corps morts à la dérive de nos émotions trop fortes.

A la fin je réussis à lui chuchoter à l'oreille...

— Sophie, demain, nous allons encore jouer au médecin et au malade ou si nous allons inventer un autre jeu?

— Demain, c'est moi qui va être la docteure et j'ai bien peur que tu ne t'en remettras plus jamais. A force de se soigner de la sorte, on risque d'avantage de mourir.



— Qu'importe, si nous mourons heureux ensemble...

Je ne pus rien lui dire d'autre; elle avait collé sa bouche sur la mienne et tentait de me saisir la langue et de la manger comme une tigresse affamée... Elle m'encercla de ses bras et de ses jambes si fort que je crus qu'elle voulait me rompre tous les os... Je la laissai faire... J'étais déjà envahi par une foule de sensations et je sentais tout mon corps se réveiller lentement au fil de ses caresses excessives.

— C'est un viol... dis-je en riant. Tu abuse de moi...

— Je ne veux pas te violer... au contraire... je veux te ressusciter. Je te trouve un peu mort...

Je pense qu'elle était en train de réussir... Je sentais ma queue qui avait glissé hors de son ventre se gonfler lentement, se durcir, entamer des soubresauts dans le fond de sa fente encore bouillante... Sophie me faisait perdre la tête à nouveau.



Michèle Pontbriand